



VALENTINE
IMHOF
PAR LES RAFALES

ROUERQUE
noir

Présentation

Ils avaient réussi à la retrouver. Alex l'avait compris. Le type inventait des souvenirs bidon, il a proposé de s'arrêter dans un café de campagne pour boire un pot. Pour le plaisir d'être en France, parce que c'est si différent des États-Unis... Ça, elle le savait. Quand il a enserré ses jambes entre les siennes, elle n'a rien fait pour se dégager. Au contraire. Elle a envoyé tous les signaux pour lui faire entendre qu'elle n'attendait que ça depuis le début... Elle le tenait... Elle saurait disparaître ensuite. C'est du moins ce qu'elle pensait. Mais on laisse toujours quelque chose derrière soi. Et au moment où Alex s'apprête à tuer un homme, pour la troisième fois, Kelly MacLeish, jeune sergent juste sortie de l'école de police et mutée aux Shetland, décide de changer complètement d'angle dans l'enquête sur le meurtre de Richard MacGowan le soir du Up Helly Aa, la fête des Vikings, lorsque tout le monde se rassemble pour la crémation du drakkar. Le seul indice retrouvé sur le cadavre, c'est un long cheveu noir. Alors sans le savoir, Kelly rejoint le camp des poursuivants. Ceux qui courent après Alex, ceux qu'elle fuit, toujours plus vite, toujours plus au nord.

Dans un premier roman incandescent, gorgé d'alcool, de rock et de poésie, Valentine Imhof nous emporte sur les pas d'une héroïne qui s'est placée sous la protection de Loki, le dieu destructeur de la mythologie nordique. Comme lui, elle a dû boire le venin qui confère la rage. Comme lui, elle nourrit des vengeance, des apocalypses et des rêves de fin du monde. Et les quatre runes de son nom sont tatouées sur sa nuque.

Née à Nancy en 1970, Valentine Imhof a vécu et travaillé pendant deux ans aux États-Unis, professeur dans une université du Midwest, avant de s'établir à Saint-Pierre-et-Miquelon. Elle a publié une biographie de Henry Miller, *La Rage d'écrire*, aux Éditions Transboréal (2017).

© Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Sophy Rickett / Millennium Images, UK

© Éditions du Rouergue 2018
www.lerouergue.com

Valentine Imhof

PAR LES RAFALES

roman

ROUERGUE
noir

À mon ombre gardienne...

*need you
dream you
find you
taste you
fuck you
use you
scar you
break you
lose me
hate me
smash me
erase me*

Trent Reznor, *Eraser*
(in *The Downward Spiral*)

*Se tiennent près de cette source froide
Dans un nid de verdure où elles sont nées,
Les sages vierges du Wyrð, Urðr, la première,
Vervandi, la seconde, qui écrit les runes,
Et Skuld, la troisième des Nornes :
Les lois qui déterminent la vie des Hommes
Elles fixent pour toujours et scellent leur destin.*

Völuspá, 20

PREMIÈRE PARTIE

Verdandi

« Ce qui est »

*Vivant, mais enchaîné dans les antres anciens,
Loki, le dernier fils d'Ymer, tordant sa bouche,
S'agite et se consume en sa rage farouche ;
Tandis que le Serpent, de ses nœuds convulsifs,
Étreint, sans l'ébranler, la terre aux rocs massifs,
Et que le loup Fenris, hérissant son échine,
Hurle et pleure, les yeux flamboyants de famine.*

Leconte de Lisle, « La Légende des Nornes » (Deuxième Norne),
Poèmes barbares (1889)

*Là-dessus se détache le navire qui s'appelle Naglfari : il est fait
des ongles des morts
[...] Le loup Fenrir va, gueule béante, la mâchoire inférieure
contre la terre, la supérieure contre le ciel.*

Gylfaginning, chap. 51

Chapitre 1

**viensmortamonse coursviensomortsecoursjetenpriejetoyje
viensqueveux tuomortjesuisftoutenfeujattendsdetoiguerison**

4 novembre 2006, Nancy, hôtel, chambre 107

Les voilà à poil tous les deux. Des fringues éparpillées dans toute la chambre. Un jeu à boire stupide. On confie une chose qu'on a faite et dont on n'est pas fier. Si l'autre a commis un *péché* comparable, il vide son verre, une forme d'aveu, sinon, c'est le premier qui boit et relance la partie par la confession d'un nouveau petit secret honteux.

Alex a triché tout du long.

Pas question de partager quoi que ce soit de vrai avec ce type. Ils ne sont pas là pour ça, ni l'un ni l'autre. Elle ne lui a même pas dit son prénom. Il ne le lui a d'ailleurs pas demandé. Il le connaît déjà, c'est sûr. Ça, et tous les autres renseignements que l'autre bâtard lui aura donnés.

Il est passé la chercher, comme convenu, devant la petite gare du bled qu'elle lui avait indiqué l'autre soir au concert. Ils ont un peu roulé, dans sa voiture de location qui sent le désodorisant de bagnole qui fait gerber. Elle a commencé, pour la forme, à l'interroger pour son pseudo-article sur Trent Reznor.

Les réponses du gars étaient évasives, hésitantes, mais elle a continué à jouer la groupie fascinée par les souvenirs bidon qu'il inventait et s'est mise à griffonner, frénétique, des notes illisibles sur son calepin. Puis il a proposé de s'arrêter dans un café de campagne pour boire un pot. Pour le plaisir d'être en France, parce que c'est si différent des États-Unis... Oui, elle sait. Soit.

Le Café des amis. Un comptoir en Formica jaune, une grosse grenouille L'Héritier-Guyot qui sourit au milieu, trois tables en Formica rouge, deux papys à casquette debout devant un blanc limé, une mamie derrière le bar.

La France éternelle, celle de « Route nationale 7 ». Alex n'aurait pas été étonnée de voir Trenet débarquer d'une Frégate ou d'une DS et faire irruption pour entonner sa mélodie du bonheur disparu. Les deux semaines de congés payés, les bouchons joyeux où l'on inventait des jeux pour distraire les mêmes, Paris à deux jours de voiture de la Méditerranée... Un rêve en couleur que les trois vieux qui les regardaient entrer avaient sans aucun doute vécu...

Deux demis, et une coupelle de cacahuètes sorties d'un distributeur-boule qui, lui non plus, n'a pas d'âge. Alex s'est laissé absorber dans la contemplation du lieu. La collection de trophées et fanions sportifs, la dizaine de cartes postales punaisées derrière la dame, dont l'une de la basilique de Lourdes, où clignote, surimprimé en rose sur fond bleu marial, un « LOURDES – Les 18 Apparitions », une bouteille de Cynar, artichaut vert hurlant sur étiquette rouge, et l'indispensable Fernet-Branca, remèdes infailibles des lendemains de cuites carabinées.

Elle a recentré son attention sur son interlocuteur quand leurs genoux se sont cognés sous la table. Elle pouvait lire dans ses yeux que ça n'avait rien d'accidentel. Et cette absence d'ambiguïté s'est confirmée quand il a enserré ses jambes entre les siennes.

Elle n'a rien fait pour se dégager. Au contraire. Elle a répondu par un regard caressant, lui aussi sans équivoque. La partie venait tout juste de commencer.

Puisqu'il les sentait sur la même longueur d'ondes, *good vibes* et même intérêt passionné pour la musique, le gars lui a proposé de trouver un hôtel pour pouvoir y discuter tranquillement, boire un coup, fumer un peu d'herbe. *Just chill out*, et plus si affinités...

Elle a envoyé tous les signaux pour lui faire comprendre qu'elle n'attendait que ça depuis le début... Elle le tenait.

Ils ont donc repris la route. Il a fait un arrêt dans une épicerie de village dont il est ressorti avec du gin, de la vodka et du whisky. Tout un programme... Et apparemment rien pour diluer. Ça allait bien cogner, mais elle a de l'entraînement. Puis ils ont roulé, sans vraiment parler, l'intégrale de Robert Johnson dans l'autoradio.

Il s'est finalement garé sur le parking d'un hôtel de chaîne, genre qui accueille à toute heure du jour et de la nuit, sans questions et sans discrimination. Idéal pour la famille de touristes fatigués, le chauffeur routier en transit, le VRP et sa mallette d'échantillons, les couples illégitimes pour un cinq à sept ni vu ni connu, les putes avec leurs michetons... Tout ça pour un prix raisonnable, propre, et sans personne pour vous faire chier à l'entrée. Juste bien.

Alex s'est vaguement demandé à quelle catégorie de clients ils appartenaient, mais, à vrai dire, elle s'en foutait. Elle a mis sa capuche avant de sortir de la voiture. Le froid lui a giflé le visage après la chaleur ensuquante de la bagnole. Et elle voulait surtout éviter les caméras de sécurité.

La chambre lui a semblé plutôt petite, minimaliste, anonyme comme le reste. Même pas les moches lithos habituelles, bouquets de fleurs, paysages toscans ou canaux vénitiens, sûrement peints à la bouche et à la chaîne, par des handicapés du tiers-monde et dif-fusés dans tous les motels et maisons de retraite de la planète. Murs beiges, plafond beige, couvre-lit beige. Neutre.

La salle de bains a des faux airs de Sanisette, elle a même pensé qu'elle pouvait être autonettoyante. Le tout lui faisait l'effet d'une cabine de bateau, étroite et apparemment calculée au plus juste et au plus fonctionnel. Elle était parée à larguer les amarres, peut-être pour de bon.

Rapidement, le gars s'est révélé très infantile et a manifesté un goût évident pour les jeux. De toutes natures. Et c'est comme ça qu'il a initié le pseudo « jeu de la vérité », censé leur permettre de mieux faire connaissance tout en picolant.

Elle invente les histoires les plus improbables, et à la manière dont il écluse, elle le soupçonne de tricher lui aussi. Ça lui va. C'est de bonne guerre. Pour pimenter les choses, les joints et la chaleur aidant, ils commencent à s'effeuiller. Un vêtement en moins pour chaque vilénie en commun. Et, au rythme où ils mentent, ça va plutôt vite...

Lorsqu'elle sort de son T-shirt, il manque de faire une attaque. Et la surprise lui donne un air encore plus idiot. Il ne s'attendait certainement pas à ça.

Une fille au corps intégralement tatoué, comme habillée à l'encre noire, toute écrite.

Il se lève pour venir la toucher, tellement il a du mal à y croire. Penché sur elle, il tente de déchiffrer le texte, de tout près, comme un myope, mais les lettres petites et serrées se refusent à la lecture. *No access*. Alors il se rassied et se souvient, pêle-mêle, d'un documentaire sur les yakuzas, de comment il a souffert quand il s'est fait tatouer un lézard sur l'omoplate pendant un *Spring break* à Cancun, et aussi, très vaguement, d'un film érotique japonais devant lequel il s'était tripoté quand il était ado. Et il en est tout excité. Cette nana est très certainement givrée, elle doit faire tout un tas de trucs dingues au lit. Et pour le savoir, il faut accélérer la partie.

Alors, à coups de mensonges éhontés, ils se retrouvent vite à poil, sur les draps, en pleins préliminaires. Coups de langues voraces, baisers explorateurs, caresses rapaces, malaxages avides. Tout semble plutôt bien engagé, quand le mec s'interrompt, net, soudain inquiet...

– Où est ma cravate ?

Alex se fige aussi sec, dégrisée. Le voilà qui la laisse en plan, saute du lit et commence à arpenter la pièce, fébrile, les yeux rivés au sol, comme un chien de sang.

Elle vient de comprendre comment il veut la terminer. Il a décidé de l'étrangler.

Elle se redresse et s'assied dans le lit, prête à l'accueillir. Son cœur pompe un sang noir concentré en adrénaline. Elle prend de longues inspirations, amples, calmes, maîtrisées. Elle compte bien lui opposer toute la résistance dont elle se sent capable et mobiliser ses dernières forces pour cet ultime combat. Elle ne va pas se laisser faire, ça non !

Il trouve enfin ce qu'il cherchait, rembarque sur le *queen-size*, et debout au-dessus d'elle, le sourire conquérant, il s'applique à ajuster, autour de son propre cou, un nœud de cravate dans les règles de l'art.

Ce gars en contre-plongée avec sa quincaillerie qui pendouille et sa cravate à rayures n'est pas, tant s'en faut, une vision très glamour. Mais elle l'observe, sans rien laisser paraître, avec une expression gourmande qu'il interprète comme un encouragement, puisqu'il se remet à bander illico. Elle libère un peu de la tension qui la condense et reballe, pour l'instant, son scénario de strangulation. Il y a visiblement une suite au programme.

– Fais-moi confiance, tu vas adorer !

Elle est plutôt sceptique, mais ne demande qu'à voir.

Quand il se rallonge sur elle, les deux pans de sa cravate reposent, languides, sur sa poitrine. Comme deux longs mollusques épuisés après l'accouplement.

– Tiens ! Attrape les extrémités, et commence à tirer dessus pour serrer. Ça va provoquer une putain d'érection, comme t'as pas idée. Ça va te plaire, je vais te défoncer ! Je suis sûr qu'on t'a encore jamais baisée comme ça !

Alex aurait nettement préféré qu'il la ferme. Parce qu'en matière de défonçage, elle a déjà eu son compte, et pas qu'un peu. Et le minable couché sur elle n'est vraiment pas de taille, c'est certain...

Un voile rouge passe devant ses yeux. Elle sent qu'elle pourrait lui foutre son poing sur la gueule et lui arracher les couilles avec les dents. Pour lui donner un aperçu de ce qu'ils lui ont fait dans la cabane, et de ce qu'elle aussi y a fait. Sa vue se brouille, son cœur s'emballe et pulse un sang lourd de rage dans tout son corps. Elle

serre les dents et se met à respirer lentement par le nez, pour se calmer, pour se contenir. Pas maintenant. Pas tout de suite. Il faut qu'elle se contrôle encore un peu.

Elle parvient à museler la bête et à la renfermer tout au fond dans sa cage, puis elle reprend son rôle. Celui de la fille un peu conne et un peu barrée, prête à tout pour un scoop, même à tailler des pipes en *backstage* à toute une clique pour un seul autographe.

Elle obéit, à la lettre, aux injonctions du gars, enroule les deux bandes de tissu moiré autour de ses poings pour bien assurer sa prise, et commence à serrer.

Par curiosité. Pour participer à une sorte d'expérience. Un peu comme l'assistante du magicien qui continue à sourire comme une idiote en faisant coucou de la main alors qu'il la découpe vivante. Et surtout pour que ce con arrête de fanfaronner ses promesses et qu'il en arrive au fait. Il continue visiblement à s'échauffer.

– Allez, vas-y ! Fais pas ta timide ! N'aie pas peur ! Je vais te faire crier, salope, et tu vas en redemander !

Non, ça, elle n'a pas peur. Surtout pas de ce pauvre type qui, pour stimuler sa virilité, la traite de salope. Et non, aucune chance qu'elle lui demande de remettre le couvert. Alors elle se borne à appliquer les consignes et serre un poil plus fort. Il ferme les yeux, totalement absorbé par ses sensations.

Elle observe alors son visage qui commence à se congestionner. Il se met à transpirer abondamment et s'obstine à souffler, comme un asthmatique, ses encouragements répugnants, humides et chauds, dans son oreille, tout en se frottant paresseusement sur son ventre. Elle peut sentir son sexe qui durcit. La respiration d'abord sifflante tourne aux raclements de gorge pénibles, et le râle rauque se change bientôt en un début de brame.

Les bras le long du corps, coudes posés, attentive, Alex maintient la tension sur le nœud coulant. Il lui écarte les jambes un peu plus et commence à se frayer un passage en elle.

Elle ferme les yeux, pour ne plus le voir, et lève un peu le bassin pour lui faciliter la tâche. Elle enserre avec ses cuisses les reins du

gars qui commence à trouver, crescendo, son rythme de croisière et se met à la clouer sur le lit façon marteau-piqueur.

Elle se détache alors de son propre corps. Elle prend de la hauteur et se met à flotter dans la chambre. Elle se regarde sur les draps, gémissante, écartelée. Comme une grenouille de laboratoire décérébrée, épinglée pour sa vivisection.

Elle est alors transportée dans la cabane et y rencontre le petit animal hurlant de terreur qu'ils ont fait d'elle.

La respiration du type est maintenant difficile. Il suffoque et pèse de plus en plus lourdement sur son corps. Le rythme de machine à coudre ralentit, devient plus irrégulier, se détraque. Il exhale un long grognement de catarrheux avant de s'affaïsser subitement sur elle.

Le silence à nouveau. Il ne bouge plus du tout. Seul son cœur cogne, affolé, dans sa poitrine, et communique ses battements prisonniers au corps d'Alex. Il vient de perdre connaissance.

Elle ne relâche pas sa prise et continue à tendre le garrot. Jusqu'à ce qu'elle entende le cou craquer comme du bois mort. Elle sent alors que la haine, qu'elle contenait depuis des heures, enfle et la submerge. Elle ne peut plus la dominer et la laisse jaillir par tous ses pores.

Il a voulu tirer sa crampe avant de la buter, le fils de pute ! Il n'a pas pu s'en empêcher ! Et il s'est fait avoir comme un con pour une partie de baise nulle dans un hôtel minable !

Alors, elle soutient la tête molle du gars de la main droite et commence à le frapper au visage du poing gauche, des coups secs, méthodiques, qui claquent dans le silence et éclatent l'arcade, le nez, la pommette. Elle veut le faire disparaître, le gommer, le volatiliser. Ses doigts, dont les phalanges blanchies se couvrent de sang, sont toujours enroulés dans la cravate.

Elle change de main et efface l'autre profil. Un salaud de moins qui ne retournera pas dans son nid bourbeux pour raconter à l'autre comment il l'a retrouvée et toutes les saloperies qu'il lui a faites au pieu avant de lui régler son compte.

Elle aspire l'air à grandes goulées, bouche ouverte, comme un poisson hors de l'eau. Son cœur pourrait exploser. Elle sanglote tout en continuant de frapper. Un coup, puis encore un. Et puis plus rien.

Chapitre 2

quede foisjaiepielacouleuvresurlesplagesembourbeesdesau
lonsquinentendentquelecrimonotonedelafoulqueetlege
missementfunebredugrebequede foisjaietoiledunebou
gielesgrottessouterrainesdasnieresoulastalactitedistillea
veclenteurl'eternellegouttedeaudelaclepsydredeessieclesque
de foisjaihurledelacornesurlesrocsperpendiculairesdeche
vremorteladiligencegravissantpeniblementlecheminatrois
centspiedsaudeessousdemontronedebrouillardsetlesnuits
memesnuitsdetebalsamiquesetdiaphanesquede foisjaigi
guecommeunlycanthropeautourdunfeuallumedanslevalher
buetdesertjusquacequelespremierscoupsdecogneedubuche
ronebranlassentleschenesahmonsieurcombienlasolitudea
dattraitspourlepoetejauraiseteheureuxdevivredanslesboiset
denefairepasplusdebruitqueloiseauquisedesalterealasource
quelabeillequipicorealaubepinetqueleglanddontlachutecre
velafeuillee

4 novembre 2006, Metz, Le Donjon

Anton entre dans le bar où la brochette des habitués occupe déjà la longueur du comptoir. Il va s'installer tout au bout, près de la porte de la cuisine. Puis il salue le patron, en plein rinçage de verres.

– Salut Fred ! T’as pas vu Alex aujourd’hui ?

Il essaie de prendre un ton détaché, mais sa voix un peu blanche trahit son inquiétude.

– Si, elle est passée ce matin, vers 10 heures, pour son habituel café-journaux-boulot. Elle a bossé une petite heure, dans le box du fond, celui où elle s’installe toujours pour écrire ses articles, face à la fenêtre. Un jour, je mettrai une plaque avec son nom sur le banc, tu sais, un peu comme à l’église ! Elle est venue taper son papier sur le concert de l’autre soir, Coco Robicheaux, dans une petite chapelle de la Meuse ! De la balle ! Tu parles d’un bonhomme et tu parles d’une ambiance ! Je regrette de ne pas avoir fermé le bar... On y serait allés tous les deux. On a vraiment loupé quelque chose, Anton, je te le dis ! Alex m’a raconté qu’elle le connaissait déjà, de quand elle vivait en Louisiane... Elle t’en avait parlé ? Et elle avait déjà fait plusieurs portraits de lui, qu’elle avait pu placer dans des magazines. Là, elle compte proposer son interview à *Rock & Folk* ou à *Libé*, t’imagines ! Notre Alex chroniqueuse à *Libé* ! Remarque, elle est drôlement douée pour capter les atmosphères ! Quand elle me l’a lu, son article, j’en avais des frissons... Mais elle semblait un peu tendue ce matin, un peu speed... Elle est partie bien avant midi, en me disant qu’elle avait un train à prendre. Et elle n’est pas repassée depuis.

Fred lui envoie un clin d’œil, tout son visage de gentil lui sourit. Puis il retourne à sa vaisselle et à ses clients.

Anton se replonge dans ses ruminations chagrines. Bordel ! Mais qu’est-ce qu’elle fout ? Où elle est ? Alex, qu’il appelle Sacha quand ils sont tous les deux, devait le retrouver chez lui dans l’après-midi après son interview avec un musicien, un des anciens membres d’Option 30, le premier groupe de Trent Reznor, rencontré le soir du concert cajun. Elle ne lui a même pas envoyé un mail de la journée. Pour annuler, reporter, ou tout simplement lui dire où elle en était...

Fred qui le voit tout sombre dans son coin s’approche.

– Fais pas cette gueule, Anton ! C’est une grande fille, Alex. Je te parie qu’on va la voir débarquer dans pas longtemps. C’est pas le

genre à nous planter un samedi soir. Je crois pas qu'elle en a loupé beaucoup depuis qu'on la connaît ! Allez, arrête de gamberger. Je t'apporte un Bushmills, ça va te requinquer !

Anton sait bien que Sacha n'aime pas qu'il la colle trop. Elle lui a déjà reproché de la fliquer, lui a clairement fait comprendre qu'il ne devait pas trop s'attacher, et qu'il n'y avait aucun contrat entre eux deux. Elle a aussi la manie de changer ses identifiants quasiment tous les jours, ce qui la rend souvent impossible à joindre. Après une prise de tête à la con, elle a déjà disparu pendant plus d'une semaine, sans qu'il sache où elle s'était barrée. Il ne le lui a d'ailleurs jamais demandé. Trop content qu'elle revienne, comme une fleur. Trop peur qu'elle reparte, pour de bon.

Fred pose devant lui un deuxième whiskey, une tournée partie du bout du comptoir. Puis il se penche vers Anton, qu'il trouve particulièrement morose ce soir.

– Tiens, toi qui as un chat... Il te viendrait pas à l'idée de lui mettre une laisse pour le promener... Et quand il va traîner trois-quatre jours, pour vivre sa vraie vie de chat, tu fais pas le tour des voisins pour savoir s'ils l'ont pas aperçu. Tu connaîtras jamais toutes les déambulations de ton greffier, ni toutes ses fréquentations nocturnes, et tu t'y es fait ! Et c'est même comme ça que tu l'aimes ! Sinon, t'aurais plutôt un yorkshire, un caniche ou un bichon ! Eh ben, Alex, c'est pareil. Toute mignonne, sympa, et même affectueuse, tu le sais, mais aussi très indépendante, pleine de mystères et de silences... Il lui arrive de disparaître de temps en temps, on fait avec et on sait qu'elle finit toujours par revenir... Parce qu'il y a des gens comme nous qu'elle a à la bonne... Et on est contents avec ça ! Alors *Don't worry, be happy*, et arrête de faire la gueule !

Anton réalise que Fred a raison. Vingt-cinq ans derrière un comptoir, à écouter, partager, consoler, ça donne un bon aperçu de l'humanité, ça forge un psychologue doublé d'un philosophe, plus compétent et plus doué que tous les diplômés à pedigrees longs comme le bras. Fred pourrait être *Doctor honoris causa* de la discipline tellement il est bon. C'est une seconde nature chez lui. Parfois, Anton s'amuse

à l'appeler Macha Grégoire. Rien que pour le voir sourire. Il a les dents du bonheur.

Et c'est vrai que quand sa chatte Pandora part sans prévenir pour aller s'encanailler avec les matous sales du quartier, il se fait une raison. Et quand elle revient toute dégueulasse de sa virée dans les poubelles, et toute ronronnante, à se frotter dans ses jambes en lui lançant ses œillades bleu céleste de charmeuse, il se met à la papouiller en lui donnant toutes sortes de noms ridicules. Elle se laisse faire mais il est certain qu'elle n'en pense pas moins. Et que même parfois, elle doit vraiment le prendre pour un demeuré. Mais quand elle revient, il galope vers la cuisine pour lui remplir sa gamelle. Une bonne boîte pour fêter son retour. Ah, la Pomponnette...

– Allez, Anton, sors de ta tête et va nous mettre la 22-01, la 07-12, et la 33-07 !

Il ramasse la pièce à musique que Fred a posée devant lui et compose les numéros d'un tiercé musical gagnant. Le cafetier en remet une couche, la thérapie se poursuit : « Heart of Gold » de Neil Young, « Dust in the Wind » de Kansas, et « Black Magic Woman » de Santana... Anton lui envoie un regard en coin et lève le pouce pour lui montrer qu'il a compris le message, puis il commande un troisième Bushmills, certain qu'avec tout ça son inquiétude va la mettre un peu en veilleuse.

Chapitre 3

assez medisaisjeamoimeme engravissant peniblement le flanc
dunemontagne escarpee qui se levait depuis les rives dun fleuve
paisible assez merepetai je enhumant haleinerésineusedunbos
quetdesapins particulièrement odorant dans la fraîcheur du
crepuscule assez medis je denouveau enmasseyantsur un terre
moussu qui surplombait le fleuve les yeux fixés sur les vagues
sombres et paresseuses que dominaient les tiges vertes claires
des joncs assez assez remue assez terre il est temps d'entrer en soi
me de se prendre la tête avec deux mains et d'ordonner à son cœur de
ne plus battre

4 novembre 2006, Nancy, hôtel, chambre 107

Un goût écœurant de vase dans la bouche. Des mains lourdes pèsent fermement sur ses épaules et la maintiennent sous l'eau épaisse. Ses cheveux épars forment un voile sombre au-dessus de sa tête et lui en masquent la surface. Ses poumons sont à l'agonie, incandescents. Une gorgée d'air. Rien qu'une. Elle est en train de mourir. Elle se débat. Ses jambes brassent l'eau brune, frénétiques. En vain. Un ultime sursaut de tout son corps asphyxié la libère enfin. Elle remonte, elle émerge et boit l'air, goulûment. Elle ouvre ses yeux noirs.

Un luminaire en inox, faussement design et à peine plus gros que l'ampoule éteinte qu'il s'efforce d'habiller, pend au milieu d'un plafond triste de dalles beiges, qui lui semble très proche et oppressant. L'air est sirupeux, étouffant et vicié. Il y flotte une odeur rance de mauvaise haleine. Une haleine chargée. D'alcool éventé, de tabac froid, de sexe.

Sur la table, rencognée sous l'unique fenêtre de la chambre, s'ennuient deux verres à moitié bus où nagent des mégots de clopes et des filtres de joints en carton roulé, un cendrier qui dégueule et trois bouteilles, pas tout à fait vides, mais vraiment bien attaquées. Une nature morte mal composée, mal équilibrée et crade.

La pièce étroite est surchauffée et moite. La lumière blanche d'un lampadaire de parking s'immisce à travers les lames des stores baissés et lacère la pénombre.

Un corps repose sur elle. Il écrase sa poitrine et sa cage thoracique de toute sa froide inertie. Il faut qu'elle le vire, elle étouffe. Elle se dégage en le repoussant sur le côté et reste fascinée, suspendue en un équilibre précaire, entre contemplation et dégoût.

Elle ne parvient pas à reconnaître le gars avec qui elle est entrée dans cette chambre, puis dans ce lit, il y a quelques heures à peine. Ou peut-être hier. Elle ne l'a pas loupé. Elle l'a massacré.

Son visage boursoufflé, tuméfié, aux yeux fixes et révulsés, n'a plus rien d'humain. Une vraie gueule de carnaval, grotesque. Un masque grimaçant et lubrique qui tire une langue violacée, trop grosse pour sa bouche, et la fixe, salace, écarquillé, injecté. La cravate serrée autour de son cou disparaît presque dans les replis de sa chair et donne à sa gorge l'allure d'un sablier un peu penché.

Le regard d'Alex descend et se pose sur le ventre du type. Elle module un long sifflement appréciatif lorsqu'elle découvre le sexe encore bandé, énorme, déplacé, irréel, ignoble.

Elle se souvient alors de l'érection d'enfer qu'il lui avait fait miroiter, et le voilà parti *ad patres* avec son braquemark de compétition, parcouru de veines saillantes à l'extrême, au bord de l'anévrisme. Une anomalie, un monstre congestionné, une sorte de ver géant des

abysses qu'elle fixe, incrédule. Elle est médusée par cette aberration de la nature, littéralement captive dans son observation.

Et elle se demande par quel prodige cette chose répugnante, a pu se retrouver dans cet hôtel, dans ce lit, si loin des profondeurs insondables des océans... Quand un violent haut-le-cœur la secoue : elle réalise que ce truc s'est aussi introduit en elle ! Elle gerbe sur les draps, un jet bouillant et âcre, et semble, brusquement, reprendre conscience de la situation.

Il faut qu'elle s'arrache, fissa.

Elle se laisse rouler au bas du lit et commence à rassembler, à quatre pattes, ses fringues dispersées dans toute la pièce. La moquette pue et paraît poisseuse sous ses genoux. Elle l'imagine imprégnée de tous les fluides répandus par les clients qui se sont succédé dans cette chambre merdique, pleine de leurs squames, vivante de la colonie d'acariens qui les bouffent.

Nouveau malaise. Elle s'habille et lace ses Docs Martens sans quitter des yeux la forme immobile qui s'exhibe sans pudeur sur le lit. Elle récupère son sac à dos, tasse ses cheveux dans la capuche de son *sweat*, qu'elle rabat sur son front et, accroupie, ouvre la porte de la chambre et la referme derrière elle, avant de se redresser en s'aidant de la clenche.

Nouveau vertige. Tout se met à tanguer. Elle prend appui sur le mur, ferme les yeux et respire doucement pour faire refluer ce qui ressemble à un début d'hypoglycémie. L'effet THC. Ce n'est vraiment pas le moment de s'écrouler dans ce couloir pourri, avec le macchabée derrière la porte. D'autres types vont s'inquiéter de l'absence de celui-là.

Partir, marcher, en s'aidant des motifs géométriques de la moquette pour aligner sa trajectoire. Mais ce n'est pas une bonne idée. Ça la force à loucher, ça lui vrille la tête. Elle ferme alors les yeux et progresse en laissant glisser son corps penché le long du mur, une main tâtonnant en éclaireur, à la manière d'une aveugle.

Personne, aucun client, aucun réceptionniste dans cet hôtel bas de gamme, self-service, où une Carte Bleue fait office de portier

24 heures/24. Dans l'entrée, qui n'est ni une réception ni même un accueil, avec son unique fauteuil en Skaï brun, deux distributeurs de chips et barres chocolatées la reluquent de tous leurs néons blancs. Elle aurait bien besoin d'un peu de sucre pour booster son système, parce qu'elle n'a rien mangé de solide depuis une paire de jours. Elle a un trou béant à la place de l'estomac, les jambes en coton et le cerveau qui flotte, bloc de Jell-O à la dérive dans son crâne.

Une sensation de mal de mer... sans la mer.

Tout ce qui compte, c'est se tirer d'ici, avant que les autres ne se pointent. Alors elle force pour faire céder le groom de la porte d'entrée et se retrouve dehors, hébétée, matraquée par l'air glacé, les bruits de la circulation intense du carrefour, les faisceaux acérés des phares.

Tout autour d'elle se dressent des barres d'immeubles qu'elle n'a jamais vues d'aussi près. Elle les connaît. De loin, d'en bas, elle les a déjà aperçues des centaines de fois depuis l'autoroute dont le tracé suit la vallée. Un *skyline* en 2D, des rectangles pastel, horizontaux et verticaux, qui émergent des collines boisées. Il y a eu aussi une expédition nocturne, avec un de ses collègues de fac, pour acheter de la beuh dans un des apparts haut perchés. Ici, ou peut-être ailleurs. Ces quartiers se ressemblent tous, elle peut confondre.

Elle tâte ses poches, pour y trouver un paquet de clopes. Il lui en reste deux, toutes cabossées. Elle en retape une, vite fait, en la faisant rouler entre ses doigts endoloris. La première taffe lui monte directement à la tête. Nouveau malaise. Elle ferme les yeux et voudrait s'allonger là, sur le bitume. Elle pense à la boue chaude du marais qu'elle aimerait ne jamais avoir quittée. Elle voudrait pouvoir s'y lover, s'y blottir, s'y enfoncer. Pour ne plus rien ressentir et pouvoir tout oublier. Disparaître, une bonne fois pour toutes. Que la traque s'arrête. Rideau. Enfin.

Un coup de klaxon rageur lui fait rouvrir les yeux et la sort brutalement de son rêve de néant. Elle n'est plus que dégoût. Dégoût de ce qu'ils lui ont fait, de ce qu'ils l'obligent à faire.

Une pensée fugitive pour la pauvre fille qui viendra demain matin faire la chambre 107 et y découvrira le satyre priapique alanguï sur

les draps sales. Un Manet revisité. *Olympia*. En version mâle. En version trash. Elle aurait dû le couvrir avant de partir. Ou alors le remettre sur le ventre. Tant pis. Trop tard. Pas question de retourner là-dedans. Elle doit quitter le parking de l'hôtel, tourner le dos à cette journée foireuse, rentrer chez elle.

Après la chaleur malsaine et fiévreuse de la chambre, le froid la tétanise, scelle ses mâchoires, maxillaires verrouillés. Son visage est un masque aux yeux caves. Seules ses lèvres sèches s'entrouvrent pour tirer sur le mégot incandescent.

Elle n'a vraiment aucune idée de l'heure. Elle ne sait pas non plus combien de temps elle a pu comater. Pas de montre, pas de portable. Cette journée semble s'être étirée. Ou bien comprimée. Elle n'est plus sûre de rien.

Elle se revoit dans sa piaule, ce matin, son mug de café, et la musique incantatoire de Joy Division. Et voilà qu'il fait nuit noire.

Début novembre. Il pourrait être six-sept heures du soir, et tous ces gens en voitures rentrent des courses ou d'un après-midi ciné. Ou bien il est déjà neuf ou dix heures et ils sortent se faire un resto ou une soirée bar-boîte. Et si c'est le cas, les chances d'attraper un train pour la maison sont compromises...

Il faut qu'elle se mette en mouvement. Elle ne tiendra pas longtemps dans ce froid qui engourdit ses pieds coqués et monte à l'assaut de ses chevilles. Se concentrer, descendre en ville, arriver à la gare, avant que les copains du mort ne débarquent.

Un coup d'œil sur sa droite lui révèle un Aribus éclairé. Un sémaphore dans cet océan de béton. Elle écrase son filtre, remonte le zip de son *sweat*, rentre la tête dans les épaules, enfouit ses poings douloureux dans les poches étroites de son jean. Et c'est parti.

Cent cinquante, deux cents mètres jusqu'à la cahute de verre. Une odyssée. À la manière d'un marin ivre qui fait un pas de deux avec les bourrasques sur une jetée arrosée par la tempête, elle chancelle en s'appliquant, un pas après l'autre, de déséquilibre en déséquilibre. Elle s'efforce de maintenir un cap grâce à la ligne droite du caniveau, la langue coincée entre les dents pour fixer son attention. Un petit

vieux qui promène son chien fait un large détour pour éviter de la croiser et manque d'étrangler son toutou en tirant brutalement sur la laisse... Elle doit faire peur. C'est pas plus mal.

Elle progresse vers la balise, son unique repère dans la nuit. Coûte que coûte. Par instinct. Comme un papillon halluciné. L'attrait de l'ampoule. Peu importe. Même si elle devrait préférer l'ombre, pour s'y cacher. Parce qu'ils sont là, pas loin. Ils sont venus pour elle.

La lumière enfin. Et un tableau d'horaires qu'elle a du mal à lire. Son regard flottant est agressé par les néons, ses pupilles sont incapables de faire le point. Samedi soir. Un bus toutes les demi-heures. Elle espère seulement qu'elle ne vient pas de le louper. Elle se contracte dans l'air glacé, qui la pétrifie peu à peu. Le froid enserre maintenant ses rotules.

Elle tape des pieds pour activer la circulation des jambes, souffle dans ses mains des petits nuages de buée tiède. Puis elle se met à compter dans sa tête, jusqu'à soixante, encore et encore, pour égrener des minutes et reprendre un semblant de maîtrise sur ce temps qui lui a échappé toute la journée et qui éloigne d'elle, peu à peu, la possibilité d'attraper le dernier train qui doit la ramener au bercail.

Trois jeunes gars viennent la rejoindre sous l'abri vitré. Ils la matent un moment, se consultent, s'approchent en chahutant et se plantent devant elle. Dans sa sphère.

– Eh, la meuf ! On t'a jamais dit que c'est pas prudent de traîner toute seule, la nuit, dans les quartiers ?

Leur envoyer une remarque bien sentie, bien cinglante, un tac-au-tac acéré, un truc qui leur cloue le bec et les désintègre tous les trois. Pfuitt ! Elle aimerait bien. Mais parler, là, tout de suite, y a pas moyen.

Alors elle lève ses yeux troubles et sa gueule de paumée, tendance ravagée grave. Et ça suffit à leur fait ravalier leurs sourires crépins et leur baratin de caïds à deux balles. Sûr qu'ils commencent même à se demander qui est le plus en danger. Elle continue à les mater, son regard circule, lourd, de l'un à l'autre. Elle caresse aussi ses poings dont ils aperçoivent les articulations meurtries, et contracte les muscles de ses joues en serrant les molaires. Jusqu'à ce qu'ils

lâchent l'affaire, partent s'installer dans l'autre coin de l'Abribus et se mettent à parler musique en s'échangeant les oreillettes d'un minicasque audio.

Ils habitent dans le coin, certainement, et connaissent forcément les heures de passage. Ça la rassure. Le bus ne devrait plus tarder. Elle s'assied pour reprendre sa numération, de un à soixante, comme on récite un chapelet, mécaniquement, litaniquement.

Elle jette un regard anxieux vers le haut de la rue, prête à voir débouler une bagnole, qui freinera devant elle, de laquelle débarquera une brute qui l'y fera monter de force, sans qu'elle puisse lui opposer une quelconque résistance. Mais c'est le bus qu'elle voit surgir du carrefour. Il amorce la descente, tout éclairé de l'intérieur et son cœur se met à battre un peu plus vite.

Lorsqu'il s'arrête, elle laisse passer les trois gars, qui présentent leurs cartes d'abonnement au chauffeur et vont s'asseoir tout au fond. Elle compte sa monnaie, fébrile, les doigts gourds, achète un ticket et fait un effort pour articuler une question courte et polie. Oui, il y a un arrêt à la gare. Nouvelle effervescence intérieure. Des petites bulles de soulagement qui crépitent partout dans son crâne.

Elle s'assied à l'avant, juste derrière la vitre qui la sépare du conducteur, ferme les yeux pour échapper à la lumière crue et tenter de faire refluer la crise d'hypoglycémie qui se précise. Le bus est bien chauffé et la chaleur douce pulsée d'une grille, juste à ses pieds, l'aide à se détendre.

Elle retrouve au fond de sa poche une vieille tablette de chewing-gum. L'alu en est déchiré, partiellement collé et des petits bouts de tabac adhèrent à la pâte verte. Ses glandes salivaires se raniment, douloureuses, au contact du goût mentholé et sucré. Les maxillaires sont en mode rumination, pas encore prêts à mastiquer. Son corps se ramollit peu à peu.

Elle pourrait presque s'assoupir, bercée par le bruit du moteur, les cahots, les bribes de conversation qui lui parviennent, indistinctes, mais rassurantes. Elle masse distraitemment les articulations de ses mains qui commencent à gonfler et bleuir.

À chaque arrêt, le bus se remplit un peu plus de toute une jeunesse qui abandonne les cités dortoirs pour aller s'éclater en ville. Elle éprouve alors l'impression, furtive, d'appartenir à nouveau à ce groupe composite, heureux de partir en virée un samedi soir. Elle donnerait n'importe quoi pour quelques heures d'insouciance, pour une trêve, pour qu'ils arrêtent de la tourmenter, pour pouvoir relâcher la garde. Mais tout ça, c'est terminé. Trop tard.

Dehors, le paysage urbain devient de plus en plus familier. Son cœur s'envole quand se profilent les immeubles qui surplombent la place de la gare. Il va bientôt falloir se lever et se frayer un passage jusqu'à la porte accordéon. Elle joue des coudes et se projette à l'extérieur. Sa vie en dépend.

Nouvelle claque de l'air glacé. Il gèle dur ce soir. Pas le moment de rester en rade. Les clodos commencent à clamser sur leurs bancs. Et quand ce n'est pas le froid qui les tue, ce sont des connards qui s'amuse à leur verser du Destop sur la gueule, dans la bouche, dans les oreilles. Elle l'a entendu aux infos la semaine dernière. Ça s'est passé juste ici, quelque part sur la place. Quel monde de merde !

Dans le hall de la gare violemment éclairé, le Relay H est encore ouvert et la brasserie bondée. Elle jette un regard vers la grande horloge centrale, pleine d'appréhension. Comme avant l'énoncé d'un verdict.

21 h 37 ! Elle va pouvoir attraper le 21 h 41 ! Mais son soulagement ne dure pas. Le bus l'a un peu retapée, certes, mais elle ne se sent pas capable de faire un chrono. Pas ce soir. Et le train qu'elle ne peut pas manquer est annoncé au départ. Sur la voie 7. Ce n'est pas le moment de calancher. Elle a l'impression de donner tout ce qu'elle a, et pourtant, elle pédale dans la semoule. L'escalier n'en finit pas de descendre et le souterrain de s'allonger. Comme dans les cauchemars. Après une course éperdue, elle saute enfin dans le premier wagon qui s'offre en débouchant sur le quai et s'écroule sur l'un des strapontins, à bout de souffle, à bout de force, le cœur au bord des lèvres, les jambes tremblantes. Le signal du départ retentit. Les portes se referment derrière elle.